

## Quand « jusqu'à cette extrémité », c'est « jusqu'ici ». Lecture d'un des derniers poèmes

André Gervais

Volume 20, numéro 1 (58), automne 1994

Saint-Denys Garneau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201141ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201141ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Résumé de l'article

#### Résumé

Cette lecture fait l'hypothèse que le poème "Et maintenant", écrit par Saint-Denys Garneau circa 1938 et plus ou moins déjà là, à partir de 1932, dans l'épitéxteprivé (Journal et Lettres à ses amis.), peut être lu, à travers cet épi-texte ou se dit, en 1937-1938 justement, une remise en question radicale du rapport à l'écriture, dans son texte (son lexique, sa syntaxe, etc.) et son intertexte (DesRochers, Kafka), hors d'un questionnement religieux.

### Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

### ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Gervais, A. (1994). Quand « jusqu'à cette extrémité », c'est « jusqu'ici ». Lecture d'un des derniers poèmes. *Voix et Images*, 20(1), 85-95.  
<https://doi.org/10.7202/201141ar>

# Quand « jusqu'à cette extrémité », c'est « jusqu'ici ». Lecture d'un des derniers poèmes

André Gervais, Université du Québec à Rimouski

---

*Cette lecture fait l'hypothèse que le poème « Et maintenant », écrit par Saint-Denys Garneau circa 1938 et plus ou moins déjà là, à partir de 1932, dans l'épître privé (Journal et Lettres à ses amis), peut être lu, à travers cet épître où se dit, en 1937-1938 justement, une remise en question radicale du rapport à l'écriture, dans son texte (son lexique, sa syntaxe, etc.) et son intertexte (DesRochers, Kafka), hors d'un questionnement religieux.*

---

Quand je suis provoqué, condamné,  
louangé,  
J'offre toute la joie indistincte que j'ai!

Alfred DesRochers<sup>1</sup>

cette voix qui se meurt de soif  
à bout de justice et de joie

Gilbert Langevin<sup>2</sup>

Et maintenant quand est-ce que nous avons mangé notre joie  
Toutes les autres questions en ce moment ont fermé la bouche de  
leur soif

Et l'on n'entend plus que celle-là qui reste persistante et douloureuse  
Comme un souvenir lointain qui nous déchire jusqu'ici

5 Cette promesse et cette espèce d'entrevue avec la promesse  
Et maintenant que nous nous sommes déchirés un sillon jusqu'ici,

---

1. Derniers vers de l'avant-dernier poème d'*À l'ombre de l'Orford* (1929).

2. Avant-dernier « distique » de la dernière strophe de *La Voix que j'ai*, chanson (paroles de Gilbert Langevin, musique de Jean Gravel et Gérard Boulet) du groupe rock Offenbach (1977).

- Jusqu'ou nous en sommes  
 Cette question nous rejoint  
 Et nous emplit de sa voix de désespoir
- 10 Quand est-ce que nous avons mangé notre joie  
 Où est-ce que nous avons mangé notre joie  
 Qui est-ce qui a mangé notre joie  
 Car il y a certainement un traître parmi nous  
 Qui s'est assis à notre table quand nous nous sommes assis tant que nous sommes
- 15 Tant que nous étions  
 Tous ceux qui sont morts de cette espèce de caravane qui a passé  
 Tous les enfants et les bons animaux de cette journée qui sont morts  
 Et tous ceux maintenant lourds aux pieds qui continuent à s'acheminer  
 Dans cette espèce de rêve aux mâchoires fermées
- 20 Et dans cette espèce de désert de la dernière aridité  
 Et dans cette lumière retirée derrière un mur infranchissable de vide et qui ne sert plus à rien  
 Parmi tous ceux qui nous sommes assis tant que nous étions et tant que nous sommes  
 (Car nous transportons le poids des morts plus que celui des vivants)  
 Qui est-ce qui a mangé notre joie parmi nous
- 25 Dont ne reste plus que cette espèce de souvenir qui nous a déchirés jusqu'ici  
 Qui est-ce parmi nous que nous avons chacun abrité  
 Accueilli parmi nous  
 Retenu parmi nous par une espèce de secrète entente  
 Ce traître frère que nous avons reconnu pour frère et emmené avec nous dans notre voyage d'un commun accord
- 30 Et protégé d'une complicité commune  
 Et suivi jusqu'à cette extrémité que notre joie a été toute mangée  
 Sous nos yeux sans regarder  
 Et qu'il ne reste plus que cette espèce de souvenir qui nous a déchirés jusqu'ici  
 Et cet illusoire désespoir qui achève de crever dans son lit.

Ce poème appartient à la troisième «période» de l'œuvre, celle qui suit la publication, en mars 1937, de l'unique recueil et qui s'étend, estiment Jacques Brault et Benoît Lacroix dans l'«Introduction» de leur édition critique des *Œuvres*, jusqu'en 1939<sup>3</sup>, date après laquelle il semble impossible de confirmer que Garneau ait continué d'écrire des poèmes. C'est en mars 1938, exactement un an après la publication de

3. *Œuvres*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. XVII. Désormais, les citations du *Journal* (*Œuvres*, p. 308-629), écrit de 1927 à 1939, seront identifiées par le sigle *J*, suivi de la date et de la page. Les *Lettres à ses amis*, écrites entre 1930 et 1943 (Montréal, HMH, coll. «Constantes», 1967), seront identifiées par le sigle *L*, suivi de la date et de la page.

*Regards et Jeux dans l'espace*, que sont cités deux vers (*J*, p. 557)<sup>4</sup>, variantes des vers 4 et 5 de ce poème désormais connu par son incipit: «Et maintenant<sup>5</sup>». Cela dans le cadre d'une évaluation radicale, faite pour soi, de la nécessité et de l'authenticité de l'ensemble de ses travaux d'écriture poétique, ici questionnés par le biais d'une vingtaine d'exemples dûment identifiés<sup>6</sup> à propos desquels il écrit (*ibid.*):

Qui a-t-il de nécessaire dans tout ce que j'ai écrit?

[...]

Ce n'est peut-être pas intéressant, étant dépourvu d'intensité, de continuité dans la hantise, et de qualité d'éclatement (en soi, non dans les mots que je puis faire éclater facilement, même faux). Toutefois, chacune de ces images a ou a eu une certaine réalité d'existence en moi, une certaine exigence assez permanente.

Il laisse même entendre que «les quelques poèmes prétendus authentiques» qu'il vient d'énumérer sont en quelque sorte entachés, n'ayant eu peut-être au fond «que le bonheur de mieux réussir» (*J*, p. 558). Qu'est-ce à dire exactement? Mieux réussir dans leur façon de cerner l'enjeu (toujours déjà là, peut-être), mieux réussir dans leur façon de disposer du signifiant, mieux réussir dans la combinatoire de ces deux façons? Et qu'est-ce que cette «continuité dans la hantise», si ce n'est, comme par hasard, dans quelques poèmes, retrouver telle distance, telle cassure, telle déchirure (voir *J*, p. 557), en un mot: tel écart se matérialisant dans une trace, premier palindrome? Existe-t-il quelque rapport entre cette hantise — comme basse continue — et cette authenticité — comme «hauteur» (*J*, décembre (?) 1937, p. 543) — qui ne peut, dans ce contexte, que la contenir tout en rimant avec les mots en *-ité* de ce passage («intensité, continuité, qualité, réalité») ou du poème («aridité, abrité, complicité, extrémité», v. 19, 25, 29 et 30 respectivement)?

Or, il n'y a qu'à relire le *Journal* et les *Lettres à ses amis* pour voir surgir, à partir de 1932, une bonne part du vocabulaire de ce poème, à n'en pas douter la saisie radicale du vernaculaire intime de celui qui signe ses lettres «de St-Denys», gardant ainsi pour brisure ce «scinde» tourné, deuxième palindrome, d'une part vers «je n'existe pas, [...]

- 
4. Dans le segment intitulé «Mardi gras 1938» (p. 555-559). En 1938, le Mardi gras tombe le 2 mars.
  5. *Œuvres*, p. 188-189. Dans la sous-section des textes non datés des *Poèmes retrouvés*, et ce bien que le *Journal* fournisse, comme il a été dit, une attestation comme quoi, en mars 1938, ce poème est, au moins, partiellement écrit.
  6. Quinze appartiennent au recueil de 1937, quatre aux *Poèmes retrouvés*. À propos de neuf d'entre eux (huit du recueil, un des *Poèmes retrouvés*), synecdoque de l'ensemble, il écrit: «Tout le reste est pompage illégitime, verbeux et la plupart du temps mensonger, hasardeux.»

mon «être» est *ferè nihil*<sup>7</sup>» (J, avril (?) 1937, p. 495), d'autre part vers «notre possibilité de souffrance est à la même mesure que notre possibilité de bonheur: infinie» (J, juin 1937, p. 504). À ce gond en *-nys*, qui va du rien (*nihil*) à l'infini, sont accrochés un autre prénom, Hector, qui n'est pas sans rimer avec cette conjonction latine, *donec*, dont une traduction par un superlatif donnerait exactement «jusqu'à cette extrémité que» (v. 30)<sup>8</sup>, et un nom, Garneau, condensation de «grâce» et de «nœud» (L, 5 avril 1937, p. 264-265):

Maintenant il y a le nœud. Je voudrais le briser, mais je m'en sens incapable. Incapable presque de m'y attaquer, car au fond de ma sincérité, j'y suis attaché à ce nœud, j'y tiens et c'est comme ma seule raison de vivre. Ma seule raison de vivre est cette complète inutilité, ce cercle fermé: attitude antinaturelle. Je ne puis presque envisager la rupture, tant elle m'effraye. De sorte qu'il semble que plus je suis sincère, moins je suis sincère. Le mensonge et le refus là arrivent à tout manger pour ne plus laisser qu'une image exsangue qu'on sait fausse et qui n'a d'autre raison que de servir de soutien fictif au refus, lui réel.

Non sans être passée, quelques lignes auparavant, par le sas «s'est»/«sais», de «C'est comme un nœud qui s'est fait loin à l'intérieur» à «je sais fort bien que c'est moi qui l'ai fait<sup>9</sup>», la double contrainte est perceptible dans la double proposition «j'y suis attaché à ce nœud, j'y tiens», impliquée par à-peu-près dans le rapport «attaquer»/«attaché», puis dans la double proposition «plus je suis sincère, moins je suis sincère», impliquée, elle, par calembour dans le «St» de la brisure et le «serre» du nœud. Et ce, sans oublier les deux mots en *-ité* («sincérité, inutilité»), le mot «manger», paragramme de «le mensonge et le refus», et le mot «exsangue», condensation d'*«existe»* et d'*«angoisse»*, tous emblèmes du rapport au monde en tant qu'auteur et en tant qu'homme. Là-dessus, une première citation (J, début 1937, p. 495-496):

C'est ainsi que mon livre ne peut exister puisque je n'existe pas. Il ne peut sans mentir avoir de grandeur ou d'originalité. Ou bien il paraît ce qu'il est, si faible qu'il n'est rien: ça n'est pas de la poésie. Ou bien il a l'apparence d'exister, d'avoir une réalité poétique et humaine, et alors il procède de la même illusion, du même mensonge qui font que j'ai paru exister, aimer, etc. Il donne le change sur le néant. [...]

7. Du latin: «presque rien».

8. Voir déjà ce titre d'un poème des *Juvenilia*, «Haec olim» (*Œuvres*, p. 120). Ce poème est également de 1931 et le titre peut être traduit (du latin) par «celle-ci, dans l'avenir».

9. Un aveu de ce type apparaît probablement pour la première fois à la fin d'une longue lettre à Jean Le Moyne (L, janvier 1934, p. 101) à l'occasion d'un questionnement sur la solitude: «Peut-être dans mon raisonnement s'est-il glissé à mon insu quelque sophisme. Je ne crois pas.»

[...] Or, on ne se fait pas : on s'accepte et on agit. [...] Se posséder, se connaître soi-même, sans la grâce, est illusoire<sup>10</sup>.

Puis une seconde (*J*, octobre 1937, p. 517) :

Je me rappelle ces moments d'angoisse devant tel spectacle de la nature, ou telle œuvre d'art, ou tel être (le seul souvenir que j'en ai est d'avoir été angoissé) où un mouvement qui se faisait en moi pour saisir cela me brisait contre une sorte de distance effroyable, une impossibilité de saisir et posséder, fût-ce par le souvenir, cette réalité évanescence, ce moment éclatant où la réalité soudain était sur le point de m'être présente.

Il se serait donc agi, pour l'auteur, circa 1938, à la suite d'une remise en question radicale de son rapport à l'écriture, de désigner pour soi certains mots, certaines formules, de les recycler en les assemblant, en les saisissant, en les mettant au point afin, littéralement, de faire le point dans un texte qui, relu, sera qualifié d'« authentique », en donnant à ce terme non seulement le sens d'« inaliénable, incorruptible », mais aussi le sens de « construit<sup>11</sup> », avec la connotation euphorique de « réussi » et sans la connotation de « surfait » (*J*, décembre (?) 1937, p. 543).

\*  
\*\*

10. Il s'agit de *Regards et Jeux dans l'espace*, seul livre qu'aura publié l'auteur. Faire un livre et, du même coup, se faire et être fait par et dans ce livre et la réception qu'il aura, l'étude de l'épitéxte (ici privé : *Journal* et *Lettres*...) laisse bien entendre que cela aura été un enjeu particulièrement dramatique, voire tragique. Témoin ces phrases de juin 1937 (*J*, p. 505-506) où les mots « épreuve, sens, avertissement, leçon, fautes, regard(s) » ne sont pas sans constamment faire affleurer une autre isotopie, celle du travail éditorial (auto-éditorial), et où les mots « ce reste d'homme qui n'a guère de nom » ne sont pas sans désigner paragrammatiquement « Garneau ». Sur ces points précis, Corbière et Garneau sont en pays de reconnaissance. Cela dit, Garneau aura des remarques d'une grande lucidité sur ses difficultés : « tout cela est tellement difficile, subtil, personnel, et peut-être simple. Mais notre simplicité est une chose au loin » (*L*, juin 1936, p. 207) ; « quand je ne suis plus sous ce joug [l'espèce de joug qui nous courbe et nous traîne à terre] » (*J*, juin (?) 1937, p. 504), j'accueille avec insouciance le moindre mouvement de vie » (*L*, 25 juin 1937, p. 273) ; « cet envoûtement qui n'est digne d'être considéré qu'avec ironie, mais qui m'exige tout entier » (*ibid.*) ; « l'eau de rose de mon christianisme [...], la superficialité confortable de ma vision de la vie, conventionnellement chrétienne, sans sel » (*L*, septembre (?) 1938, p. 375).
11. À propos du « mode poétique » qui est le sien : « Une certaine exigence de la forme qui est mon tempérament artistique » (*J*, 24 octobre 1937, p. 537). Voir aussi : « Le besoin de bonheur est le cri de la substance qui demande une forme, suppose une forme. (L'art ainsi est analogue à tous les mouvements de la vie.) » (4 mai 1938, *Œuvres*, p. 989).

Ce poème, plus ou moins déjà là, donc, à partir de 1932, dans l'épître privé<sup>12</sup>, est précédé, dans l'œuvre poétique proprement dite, d'un « début de poème dont la suite, estime-t-il, n'est pas intéressante, si je me souviens bien » (*L*, mars 1934, p. 116) : « Ô poésie enfin trouvée ! / Ô bon dégoût / Qui vous déchire / Au fond, jusqu'au bout, dans la chair, / Tel un soc aiguisé de charrue / Qui renverse la tourbe / Et qui vous éperonne l'âme, qui rebondit / Enfin<sup>13</sup> ». L'ouverture autant de ce poème qu'à la poésie — découverte rime ici avec déchirure —, l'une des ouvertures de l'écriture dans l'œuvre, est explicitement associée à l'agriculture, déplacée d'emblée « des anciens alibis agricoles », selon la formule de Fernand Dumont, voire « des saharas intellectuels que nous avons jusque-là labourés », selon la formule de Jean-Louis Gagnon<sup>14</sup>, vers la question de l'être dans l'écriture, cette question « qui reste persistante et douloureuse / Comme un souvenir lointain qui nous déchire jusqu'ici » (v. 3-4), relayée par « Et maintenant que nous nous sommes déchirés [*sic*] un sillon jusqu'ici » (v. 6) où l'ouverture du bilan ne va

12. Quelques exemples :

- *quand, où, est-ce que* (v. 1, 11-12) : « Quand est-ce et où a-t-on joué cela ? » (*L*, 22 mars 1934, p. 126 ; voir un concert où l'on a joué du Bach et du Debussy) ; « Est-ce que c'est moi qui me suis mené là ? Avec quoi ai-je été aux prises ? » (*L*, 25 juin 1937, p. 271) ;
  - *déchirer* (v. 4) : « la moindre égratignure imaginaire me déchire complètement » (*L*, 25 juin 1937, p. 271) ;
  - *rejoindre* (v. 8) : « [*Regards...*] amorce d'une façon bien définie ma façon particulière de voir et de sentir et de rejoindre la réalité. Ce livre est bien de moi » (*L*, 18 mars 1937, p. 257) ; « étant complètement vidé et séparé de tous. par une impuissance à rien rejoindre » (*L*, 25 juin 1937, p. 272) ;
  - *rêve aux mâchoires fermées* (v. 18) : « faire les deux [faire médecine et écrire] m'est refusé à cause de ma santé. C'est un rêve que peu ont réussi à réaliser, et qui m'est fermé plus qu'à tout autre » (*L*, janvier 1934, p. 100) ;
  - *désert* (v. 19) : Sainte-Catherine, là où se trouve le manoir de la famille, est « une détestable parodie du désert, en fait de femmes » (*L*, juillet 1932, p. 47) ; « me résigner à rester dans le même désert de moi-même » (*L*, mai 1936, p. 191) ;
  - *poids des morts* (v. 22) : « Si physiquement je pouvais me comporter normalement, je chercherais une « job » dès maintenant pour au moins débarrasser la famille de ce poids mort » (*L*, 5 août 1937, p. 280).
13. À l'époque où l'auteur s'engage dans la seconde « période » de son oeuvre — les poèmes qui seront retenus afin d'entrer dans la composition de *Regards...* et dont on connaît les dates d'écriture sont échelonnés de juillet 1934 à novembre 1936 —, ce poème, qui date d'octobre 1931 (l'auteur a 19 ans), est manifestement retravaillé (est-ce vraiment de mémoire ou à partir d'un manuscrit qui n'a pas été retrouvé?) dans la lettre de mars 1934.
14. Respectivement « Le temps des aînés » et « En ce temps-là... », *Études françaises*, vol. V, n° 4, novembre 1969, p. 470, 461. Communications faites dans le cadre du colloque *Aspects de Saint-Denys Garneau*, Université de Montréal, 18-19 octobre 1968. Voir déjà : « La plupart des idées poétiques sur l'agriculture sont des poétisations, sans doute. Reste la misère » (*L*, 21 juin 1939, p. 400).

pas sans celle du sillon, où «*déchirer*» est déjà *défricher*, troisième palindrome, où «sillon» est déjà «jusqu'ici». Ne s'agit-il pas, comme Alfred DesRochers dans le sonnet liminaire d'*À l'ombre de l'Orford*, non pas tant d'ouvrir le sol en tant que défricheur, que «paysan», mais d'«*ouvrer*» — de mettre en œuvre — un livre, «sol nouveau», en tant qu'«*artisan*»: «*déchirer*» va littéralement d'*ouvrir* à *ouvrer*.

J'ajoute ici, d'emblée, que la force dysphorique du poème qui nous occupe n'est pas sans apparaître crûment lorsqu'on constate que, dans l'épitexte, il est cerné, si je puis dire, par ce que j'appellerai des cristallisations d'une part importante de son lexique (ici en italique).

La première, qui précède (*J*, octobre 1937, p. 521-522), dit l'impression euphorique d'une appartenance à Dieu: «C'était *une sorte de joie* mêlée de crainte, *joie* d'être à Dieu, crainte de toute la rigueur que cela comportait, d'une tâche immense. L'idée qui me venait, plutôt qu'une idée une approximation intelligible de la *lumière*, la *certitude* approchante qui se faisait en moi, était que Dieu m'avait forcé *jusqu'ici* et allait *maintenant* me prendre, voulait *maintenant* me prendre.» La seconde, qui suit (*L*, 21 novembre 1939, p. 417-418), conséquence explicite du refus de l'expression poétique<sup>15</sup>, dit l'impression euphorique d'une appartenance à la vie: «Mon subconscient mettait de côté toutes mes aptitudes à la vie et au bonheur. Et *maintenant*, dans la solitude, ma vie éveillée participe de *cette espèce de capital de subconscient*. [...] Depuis que je refuse de m'exprimer, d'analyser pour une *illusoire* compréhension, mon subconscient recueille mes impressions, mes désirs, *et maintenant* répond avec plus de chaleur». Dans l'une et l'autre, l'écriture n'a pas lieu d'avoir (eu) lieu.

\*  
\*\*

Une triple question scande donc le poème qui nous occupe et permet de le diviser en trois parties égales de onze vers chacune: les dix premiers vers posent et reposent le *quand* — «Toutes les autres questions en ce moment ont fermé la bouche de leur soif/ Et l'on n'entend plus que celle-là» (v. 2-3) —, le onzième vers ajoutant le *où* comme gond vers les deux fois onze vers suivants qui posent et reposent le *qui*. Et il n'aura suffi, une fois encore, que de deux vers: «il y a

15. Refus précédé, quant à la rédaction d'articles, d'un «Je n'aime plus écrire» (*L*, 30 décembre 1937, p. 328).



certainement un traître parmi nous / Qui s'est assis à notre table quand nous nous sommes assis» (v. 13-14)<sup>16</sup> pour qu'une réponse à la triple question soit donnée.

Mais qu'est-ce que «mangé notre joie»? Si joie, comme le rappelle le *Dictionnaire historique de la langue française*<sup>17</sup>, «est issu (1080), d'abord (1050) sous la forme *goie* [hypogramme d'*angoïsse*], du latin *gaudia*, pluriel du neutre *gaudium* «contentement, aise, plaisir», «plaisir des sens, volupté» et «personne, objet de plaisir», «*Manducare*, «jouer des mâchoires» [...] s'est substitué dans la langue populaire à [...] *esse* «manger», remplacement par une forme régulière d'une forme irrégulière, gênante pour l'homonymie entre son infinitif et celui du verbe «être» *esse*», ce qui n'est pas sans proposer l'équivalence manger la joie / être moi (G.), être Garneau (hypergramme de *gau-*), ce qui permet de rapprocher «un nœud qui s'est fait loin à l'intérieur» («je sais fort bien que c'est moi qui l'ai fait<sup>18</sup>») et «un traître parmi nous [...] / tant que nous sommes / Tant que nous étions» (v. 13-15). Ce que l'épitéxte dit directement, le texte du poème le dit obliquement, reprenant le *esse* dans le «est-ce que», le «est-ce qui» de la triple question et passant, comme plusieurs poèmes de la même période<sup>19</sup>, du *je* au *nous* qui est une autre façon de dire le nœud, de dire Garneau sans le nommer, de dire «cette espèce de caravane» (v. 16) et pas nécessairement, comme on l'a cru si longtemps, une façon de pointer du doigt la société.

16. Faut-il souligner que le traître est mentionné, précisément, au v. 13 pour la première fois? Solidarité, ici, des chiffres 13 et 33. Récurrence aussi du nombre 3: la triple question, la troisième personne (nous/je/il), mais aussi les trois segments des prénoms et du nom (Hector/de Saint-Denys/Garneau) et tel développement syntaxique de plusieurs phrases terribles de l'épitéxte, celles-ci par exemple: «Je ne craignais [en lisant les critiques sur *Regards...*] qu'une seule chose: non d'être méconnu, non d'être refusé, mais d'être découvert. C'est donc qu'il doit y avoir dans mon livre quelque chose de faux, quelque chose de malhonnête et de mensonger, une fourberie, une duperie, une imposture. Et ceux qui acceptaient mes poèmes, est-ce que je n'avais pas l'impression de les voler, de les tromper, de les duper?» (*J*, mai (?) 1937, p. 497).

17. Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, 1992, aux entrées «Joie» et «Manger».

18. N'est-il pas étrange que le dernier vers de la première strophe du poème déjà cité commence, et dans la lettre (*L*, p. 116) et dans les *Œuvres* (p. 119), par «Si qu'il», peut-être un lapsus pour «si bien qu'il»? Cela, si près désormais de «nihil», est à rapprocher de «c'est moi qui l'».

19. «Nous avons attendu de la douleur» (*Œuvres*, p. 174), «Bout du monde» (p. 174), «Nous des ombres» (p. 175), «C'en fut une de passage» (p. 175), «Nous allons détacher nos membres» (p. 177), «Le bleu du ciel» (p. 177-178), «Après tant et tant de fatigue» (p. 179-180), «À part vingt-cinq fleurs» (p. 181), etc.

La triple question, placée alors en-deça et au-delà de l'aveu formulé comme en passant dans une lettre, n'est-elle pas posée, en fait, dans un poème qui a toutes les chances alors de demeurer inédit, à nul autre qu'à soi? N'est-elle pas, radicalement, adressée aussi au lecteur qui, un jour, pourra lire et les poèmes retrouvés et la correspondance? Ici, sont au plus près Garneau et Kafka, avec des œuvres faites pour une bonne part de textes intimes dont la visée n'était surtout pas d'être publiés mais qui néanmoins, posthument, le seront.

Le passage du *quand* («Quand est-ce que nous avons») au *qui* («Qui est-ce qui a») permet de focaliser sur les décalages ainsi que les retournements et autres palindromes de lettres et de syllabes en jeu dans l'ensemble du poème. Ainsi va-t-on des quatre syllabes de la signature («de St-Denys») aux quatre syllabes de l'incipit («Et maintenant») qui, outre une rime en *-aint* en deuxième syllabe, proposent autant le décalage *de/et* que le retournement *et/te*. Dans les vers 1-3, le décalage *an/on* («maintenant, quand, mangé, en, moment, entend, persistante»/«avons, questions, ont, on») puis le retournement *on/no* («nous, notre») permettent de mieux voir se réduire la marge généralement accordée au *nous* (présente explicitement dans «que nous avons *chacun* abrité», v. 25) qui, de toute façon, devient un *il*: de «notre joie» (v. 1) à «traître frère» (v. 28) en passant par «les autres questions» (v. 2) et «cette espèce d'entrevue» (v. 5), de «l'on n'entend plus que celle-là» (v. 3) à «une espèce de secrète *entente*» (v. 27) en passant par *quand*, cette question qui «nous emplit de sa *voix* de désespoir» (v. 9), et par *qui*, ce frère «que nous avons *emmené* avec nous dans notre *voyage* d'un commun accord» (v. 28). Un *il* qui prend toute la place, à tel point que la rimé en *-ité* («aridité, abrité, complicité, extrémité») se retrouve au cœur du «traître» (v. 13) et se retourne au cœur des «questions» (v. 2), à tel point qu'elle cumule aux moments mêmes de l'acmé («Parmi tous ceux qui nous sommes assis tant que nous étions et tant que nous sommes», v. 21)<sup>20</sup> et du dénouement («Et cet *illusoire* désespoir qui achève de crever dans son *lit*», v. 33).

La métaphore de cette espèce de rencontre entre le *qui* et le *quand*, le *qui*, ce «traître frère» (v. 28) — *je* (revenu en *il*) —, et le *quand*, cette question qui recouvre un autre qui — elle, la «promise» (v. 5) —, est la mise à table: à défaut d'avoir eu à avouer, il y aura eu à manger. D'un côté ou de l'autre, le repas, qui tient à tous les re-/-re

20. Ce vers, qui comporte tel court-circuit entre la troisième personne («tous ceux qui», fin de l'insert qui commence au v. 16) et la première personne («nous sommes assis»), revient de ce fait à la scène — capitale — du repas (voir les v. 13-15, immédiatement précédés de la triple question).

du poème, est un *ne pas*. Son paroxysme tient non seulement à la gravité soutenue de ce qui se dit, mais aussi au glissement implacable de « il y a certainement un traître [...] assis à notre table » (v. 13-14) à « cette caravane qui a passé » (v. 16) à « et tous ceux maintenant [...] qui continuent à s'acheminer » (v. 18) jusqu'au retournement de « cette lumière retirée derrière un mur infranchissable de vide et qui ne sert plus à rien » (v. 20) où *qui* a comme antécédent autant lumière que mur, façon de mettre en scène syntaxiquement la plus radicale double contrainte. C'est alors que « *ici* » ne peut être qu'une condensation d' *-issa-* et d' *assis*, et « à cette extrémité » qu'un déplacement d' « il y a certainement » et de « qui ne sert plus à rien ». D'où ce comble de la « complicité » d'une part entre l'énoncé de la question (v. 3-4) et l'objet de la question (v. 24)<sup>21</sup>, d'autre part entre « jusqu' *ici* », simple locution adverbiale dont participe le « *qui* », et « jusqu'à cette extrémité que », locution conjonctive superlative et néologisme dont participent la « *promise* » et tous ceux qui « continuent à s'acheminer », enfin entre ces deux parts indissolublement liées par un « et » (v. 32) où tout est définitivement fait. Cela s'appelle la douleur, « complètement sans issue, complètement étrangère à tout sentiment d'exil, et par conséquent d'au-delà. Complètement ici-bas et causée par ici-bas » (*L*, 9 septembre 1936, p. 236)<sup>22</sup>. J'emprunte ces dernières phrases à une longue analyse de la musique du *Quintette en sol* de Mozart. Le creux du « sillon », autant celui du disque que celui du champ, sera devenu, anagrammatiquement, le creux de « son lit » (v. 33). Lit vide ou livide, blanc comme un drap ou une page blanche : exsangue et, à partir de 1939, exlangue, hors discours poétique.

À n'en pas douter, pour voir rejoints le *re*, le *ne*, le nœud du *nous*, du *il* et du *je* ainsi que les noms de l'un (Garneau) et de l'autre (*gaudia*), il n'aura suffi que de deux mots : « notre joie ».

21. « J'ai toujours éprouvé une admiration instinctive, qui est peut-être une secrète envie, pour l'équivalence entre le désir et l'objet, cela même dans le domaine le plus bas, par exemple du jouisseur, plutôt peut-être [de] l'amoureux désordonné, qui peut être avec celle qu'il aime » (*L*, 4 août 1938, p. 361). À rapprocher de : « Et c'est peut-être chez [les pauvres] que paraît le plus durement, le plus crûment, la disproportion entre le désir et l'aptitude naturelle à posséder, la possibilité naturelle de possession et, finalement, d'être » (*J*, mai 1937, p. 500-501).
22. Nulle isotopie religieuse, donc, n'est nécessaire ici, qui verrait dans la « promesse » la messe, dans le « commun accord » la communion, dans le repas la dernière Cène, dans le « traître » Judas, dans les trente-trois vers les trente-trois ans du Christ, etc. Et, faut-il le dire, nulle citation, même détournée, de la Bible dans la formulation de la substance de la question : « mangé notre joie ». Il suffit, pour s'en assurer, de vérifier dans la *Concordance de la Bible de Jérusalem* réalisée à partir de la banque de données bibliques de l'abbaye de Maredsous, Paris, Cerf, et Turnhout (Belgique), Brepols, 1982. L'équivalence *ici/issue* est radicale.

\*  
\*\*

Dans *Le Procès*, lu par Garneau en 1938, Kafka introduit la « parabole », aujourd'hui célèbre, du gardien de la Loi, parabole qui n'est pas sans échos dans le poème qui nous occupe. Garneau remarque justement que, dans ce roman, « c'est calqué sur un processus de rêve, vraiment un rêve éveillé. La même inéluctabilité dans la marche des événements » (*J*, juin 1938, p. 584). Côté Kafka, la Loi est un édifice à la porte « ouverte comme toujours<sup>23</sup> » ; côté Garneau, « cette espèce de rêve aux mâchoires fermées » (v. 18) est l'un des éléments du paradigme du *où*, entre « notre table » (v. 14) et « notre voyage » (v. 28). Côté Kafka, c'est une « lumière qui brille à travers les portes » en enfilade de cet édifice ; côté Garneau, c'est une « lumière retirée derrière un mur infranchissable de vide et qui ne sert plus à rien ». Des deux côtés, la rime en *-ité* ; des deux côtés, tout est fait pour « imposer une question », celle du *qui* : qui est-ce qui est devant la Loi (en latin : *jus*) — qui est-ce qui, *jusqu'ici* et *jusqu'à* cette extrémité, a mangé la joie. Réponse : « un homme », écrit Kafka<sup>24</sup> ; « un mensonge ambulante » (*J*, mai 1937, p. 500), rétorque Garneau. Mais ne s'agit-il pas « simplement, comme me le souffle ici Gilles Hénault, de ne pas confondre la faim du monde avec la fin du monde<sup>25</sup> » ?

- 
23. Je cite ici, bien sûr, la traduction d'Alexandre Vialatte (Gallimard, 1933), seule traduction alors disponible. Cette « parabole » a aussi été publiée séparément, sous le titre « Devant la Loi », dans *La Métamorphose*, traduction du même (Gallimard, 1938), où elle est jointe à d'autres nouvelles. Relisant l'« Introduction » des *Œuvres* (p. XIII-XIV), je constate que Jean Le Moynes, ami et coéditeur des *Poésies complètes* (1949) et du *Journal* (1954), écrivait déjà dans *Le Devoir* (6 mars 1954) : « Nous sommes, Robert Élie et moi, un peu dans la situation de Max Brod désobéissant aux volontés de Franz Kafka, dont le cas offre maintes ressemblances avec celui de Saint-Denys Garneau ». Quarante ans après la remarque de Le Moynes — précédée par celle de Robert Élie dans l'« Introduction » des *Poésies complètes* : « Récemment encore, un ami trouvait dans le journal de Kafka des réflexions que Saint-Denys Garneau aurait pu écrire » —, n'est-il pas temps, enfin, de considérer sérieusement les ressemblances (et les différences) Garneau / Kafka ?
24. Dans *La Métamorphose*, la traduction est plus exacte : « Un homme de la campagne ». Garneau habitera de plus en plus souvent et longtemps à partir de 1934 à Sainte-Catherine, qui est la campagne, en contact avec « la nature qui est une rigoureuse maîtresse » (*L*, 18 août 1932, p. 54).
25. « Saint-Denys Garneau ou la vie impossible », *Études françaises*, vol. V, n° 4, novembre 1969, p. 486. Communication faite dans le cadre du colloque « Aspects de Saint-Denys Garneau », Université de Montréal, 18-19 octobre 1968.